

THIERRY BEINSTINGEL

« Dernier travail »

Thierry Beitsingel sait avec perfection conter l'histoire de ces héros anonymes du quotidien. « Dernier travail » est une magnifique porte d'entrée à son œuvre.

L'adolescence d'Eve a été marquée par la mort de son père, victime de burn-out et suicidé sur son lieu de travail, une dizaine d'années avant le début du roman. Elle est maintenant décidée à tourner la page et est très heureuse d'avoir trouvé un CDI chez cet opérateur de téléphonie mobile, même s'il peut paraître étrange à certains de ces proches qu'elle accepte de travailler pour l'entreprise qui a poussé son père à bout. Sur place, elle rencontre Marco, « volubile, cheveux noirs et frisés, à l'aise partout, son exact contraire même s'il a le même âge », et une histoire ne tarde pas à se dessiner entre eux.

COCKTAIL EXPLOSIF

Mais l'entreprise au sein de laquelle Eve trouve peu à peu sa place est en train de traverser une période troublée, car débute un procès, très suivi par les médias, à propos de la vague de suicides qui a terni l'image et la réputation de l'entreprise, quelques années auparavant. Vincent, qui travaillait alors sur ce dossier, replonge dans le passé, tout comme l'oncle d'Eve, Francis, qui n'a toujours pas digéré le décès de son frère. Le cocktail pourrait bien s'avérer explosif. La grande force des récits de Thierry Beitsingel, depuis vingt ans, est de s'attacher à ces héros du quotidien

dont on parle peu – représentants en canapés dans *Ils Désertent*, employés d'entreprise de nouvelles technologies ici –, ces gens dont la vie est souvent dictée, et parfois broyée par les impératifs professionnels et économiques.

Thierry Beitsingel décrit à merveille ces existences dont on parle si peu en littérature

Dernier Travail convoque une cohorte de personnages, tous liés entre eux, sans toujours le savoir, par un drame ayant eu lieu une dizaine d'années auparavant. Ils sont tous incarnés, pleins de failles et de doutes, d'espoirs et de désillusions – humains, terriblement humains. Confrontés aux machines judiciaires et économiques, ils restent dignes et droits, même lorsqu'ils sont brisés. Thierry Beitsingel décrit à merveille ces existences dont on parle si peu en littérature – à part peut-être depuis peu Nicolas Mathieu, lui aussi natif de l'Est. Son ancrage dans ce Grand Est qui est le nôtre et dans cette Haute-Marne qui nous est si proche ne fait qu'ajouter à l'intérêt et à la compassion que peuvent susciter en nous ses intrigues et ses person-



L'AUTEUR

Thierry Beitsingel est né en 1958 à Langres (Haute-Marne).

Il a débuté sa vie professionnelle à La Poste, puis est devenu cadre au Central téléphonique de Saint-Dizier. Cadre dans les télécommunications, il a exercé le métier de conseiller en mobilité dans le service de ressources humaines.

Tout en poursuivant sa carrière sur divers postes et divers lieux, il s'est lancé dans l'écriture au début des années 2000, en développant principalement deux thèmes : le monde rural et l'univers du travail. La déshumanisation des relations dans les entreprises est l'un des thèmes récurrents de ses dernières publications. Il a soutenu en 2017 une thèse de doctorat en littérature française intitulée « Les Représentations du travail dans les récits français depuis la fin des Trente Glorieuses ».

nages. Il faut tout lire de Thierry Beitsingel, et ce *Dernier Travail* est une magnifique porte d'entrée à cette œuvre humaniste, chaleureuse, à la fois dure et tendre, et surtout extrêmement émouvante. ■
« Dernier Travail », de Thierry Beitsingel, éditions Fayard, 254 pages, 19 €.

LE COUP DE CŒUR DE...

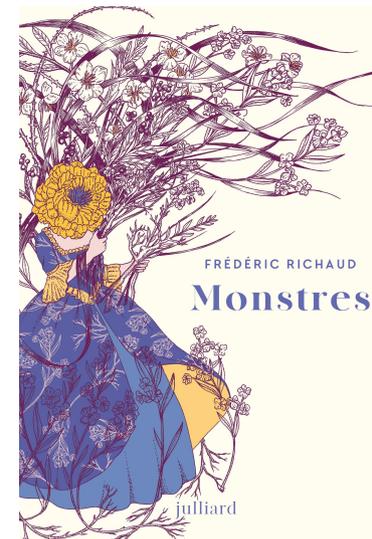
CAMILLE (LA PETITE MARCHANDE DE PROSE À SAINTE-SAVINE)

« Monstres », un saut olfactif dans le passé

J'ai adoré ce roman historique. Imaginez-vous dans la peau d'un voyageur, qui arrive à Paris en 1655 : les odeurs nauséabondes vous prennent à la gorge, la saleté est partout. Alors que vous entrez dans le jardin du Louvre, vous croisez la famille royale, accompagnée d'une immonde créature qu'on surnomme « Cateau la Borgnesse ».

Qui est-elle, d'où vient-elle et comment une femme à l'allure aussi revêche a-t-elle réussi à se faire une place aux côtés d'Anne d'Autriche ? C'est ce que l'auteur va s'attacher à nous faire découvrir dans ce roman aussi magnétique que repoussant. Il y a dans ce livre un mélange d'ambiances, de parfums, de rencontres plus ou moins heureuses et des rebondissements palpitants...

Frédéric Richaud nous offre un saut olfactif dans le passé qui n'est pas sans rappeler parfois « Le Parfum » de Patrick Süskind, ce qui n'est pas la moindre des références ! Je recommande vivement !



« Monstres », de Frédéric Richaud, éditions Julliard, 208 pages, 19 €.

PÊLE-MÊLE



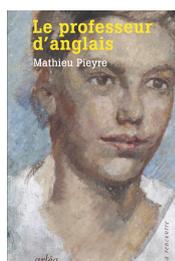
LES GENS DE BILBAO NAISSENT OÙ ILS VEULENT

Dans ce roman foisonnant qui nous tient en haleine du début à la fin, Maria Larrea se met à la recherche de ses origines et brosse le portrait de l'Espagne dans les années 70, au moment où ses parents, Victoria – magnifique jeune femme, victime d'inceste dans la famille très pauvre dont elle est issue, et Julian, basque sourcilieux, fils illégitime d'une fille des rues, se rencontrent

et s'aiment, en tentant de se débrouiller. Leur histoire se poursuit à Paris où Julian trouve du travail en usine et où la mère devient concierge d'immeuble. Maria grandit à leurs côtés, mais sent, au plus profond d'elle-même que quelque chose cloche, ce qui l'amène à sécher les cours, à tenter diverses substances illégales et à traverser des milieux interlopes. Elle devient elle-même mère mais découvre le pot-aux-roses, Maria n'est pas la fille biologique de Julian et Victoria. Commence alors un second roman sur la recherche de ces premières origines.

Ce premier roman, que l'on sent écrit dans l'urgence par Maria Larrea, est un hommage vibrant à ses parents adoptifs et à cette province basque où elle est née. C'est aussi une enquête haletante sur la quête d'identité ainsi qu'une réflexion très fine sur ce qui constitue notre individualité. Avec son rythme trépidant et ses multiples rebondissements, ce roman nous plonge au cœur de l'intime. Hautement recommandé.

« Les gens de Bilbao naissent où ils veulent », éd. Grasset, 244 pages, 20 €.



LE PROFESSEUR D'ANGLAIS

« Il était certes nouveau et jeune, mais, par la barbe blonde et frisée encadrant son visage, le plaçant irrémédiablement parmi les rangs des adultes, nous sûmes qu'il était professeur. » 1977. L'auteur est en terminale, dans un lycée parisien et il est sur le point de faire une rencontre qui va changer le cours de sa vie. Cette rencontre, c'est celle d'un professeur d'anglais, nouvellement nommé et revenant de deux ans d'enseignement en tant que lecteur à

l'université de San Diego. Monsieur Wilder, le bien nommé (« wilder » pourrait se traduire en français par « plus sauvage ») est différent des autres enseignants. Il n'hésite pas à prêter des livres à ses élèves, à en discuter avec eux, à leur conseiller aussi des films et à les accompagner au cinéma. Ils se retrouvent aussi parfois chez lui pour parler art et littérature – à l'époque, cela ne choque personne. Ce sont les années 70. La liberté est le maître mot. De l'enseignement de monsieur Wilder et de sa courte existence – puisque, comme le découvrira l'auteur avec vingt ans de retard, le professeur d'anglais sera fauché par la maladie des années 80 et 90 -, Mathieu Pieyre tire ce qu'on appelle « un tombeau » : un hommage vibrant et émouvant à celui qui fut son enseignant. Dans un livre à la fois pudique et intime, l'auteur parvient à faire saisir au lecteur à quel point parfois, un enseignant ou une enseignante peut vous marquer à vie. Un troublant premier roman d'une grande sincérité.

« Le professeur d'anglais », de Mathieu Pieyre, éditions Arléa, 149 pages, 18 €.



LA COPISTE

À la suite du décès de son père, l'auteur décide de déménager une partie des livres de celui-ci dans la maison qu'il vient d'acheter dans les Pyrénées. S'il se débarrasse de certains meubles et d'une partie des centaines de volumes, il ne parvient pas à se séparer d'une bibliothèque, qui trouve « vite sa place au premier étage ». Quand arrive le moment d'exhumer les livres qu'elle contient, le regard de l'auteur « bute sur une couverture cartonnée, épaisse, renforcée d'un tissu sombre.

Elle est vierge de tout titre. De la papeterie ancienne. On dirait un carnet. » L'auteur vient de tomber sur un volume copié à la main du « Partage de Midi » de Paul Claudel, publié par l'Occident en 1907 en 150 exemplaires. Cet exemplaire manuscrit se termine sur les mots « Achevé de copier le 20 Août 1942. ISLE. », suivi des initiales « M.S. ». Mine de rien, l'aventure vient de sonner à la porte de l'auteur. Ce roman est l'histoire d'une quête – celle de cette femme, à l'écriture impeccable – qui a recopié manuellement toute la pièce de Claudel pendant l'été 42. Que faisait-elle à l'Isle-sur-Sorgue ? Et comment ce manuscrit s'est-il retrouvé dans cette bibliothèque ? L'auteur se transforme peu à peu en enquêteur, tant cette copiste l'obsède. Il s'intéresse à la vie de Claudel et à celle de ses proches – ceux à qui les 150 premiers exemplaires étaient destinés. On croise Artaud, Giraudoux, De Gaulle, Drieu, Marie Sabouret, les Laliq. C'est toute la société littéraire d'entre-deux-guerres qui ressuscite, par la grâce d'un carnet manuscrit. Un très joli livre sur le pouvoir de la littérature, au charme addictif.

« La Copiste », de J.-Michel Mestres, éd. La Manufacture des livres, 219 pages, 18,90 €.